

Paolo Rumiz

La légende des montagnes qui naviguent

Récit



ARTHAUD

« Parti pour m'échapper du monde, j'ai fini, au contraire, par en trouver un autre. »

Huit mille kilomètres au fil des Alpes et des Apennins, cette colonne vertébrale de l'Europe. Paolo Rumiz nous embarque pour un voyage au long cours... De la baie de Kvarner en Croatie jusqu'au Capo Sud italien, il chevauche les deux grands ensembles montagneux de l'Europe, passant par les Balkans, la France, la Suisse et bien sûr l'Italie.

Parti de la mer, il arrive à la mer. Son récit navigue sur les cols et sommets dont les flancs plongent dans les ondes. Rumiz, devenu capitaine, nous élève vers ces montagnes qui naviguent. Il nous fait découvrir des vallées sans électricité, des gares de chemin de fer habitées par des mouflons, des bornes routières de légende, des bivouacs sous la pluie au fond de cavernes ; et puis des curés braconniers, des gardiens de refuge, des chanteurs à la recherche de leurs racines.

Paolo Rumiz, né à Trieste en 1947, est considéré comme un des plus grands écrivains italiens contemporains. Journaliste vedette à *La Repubblica*, il arpente l'Europe dont il a parcouru toutes les frontières de l'Arctique à la mer Noire. Reporter de guerre, il a traversé les Balkans ; écrivain-voyageur, il a franchi les montagnes à la recherche d'Hannibal, descendu le cours du Pô... Paolo Rumiz est l'auteur d'une douzaine de livres, tous best-sellers mondiaux.

Traduction de Béatrice Vierende.

La légende des montagnes
qui naviguent

Paolo Rumiz

La légende des montagnes
qui naviguent

Traduit de l'italien par Béatrice Vienne

ARTHAUD

Copyright © 2007 by Paolo Rumiz
Publié grâce à The Italian Literary Agency
© Flammarion, Paris, 2017 pour la présente édition
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-0829-6

Aux jardiniers de Dieu, restés à bord de l'arche de Noé

De l'Atlantique à la Chine

Si un coq saluait le soleil depuis le Péloponnèse, de montagne en montagne son cri strident, éveillant d'autres bêtes à plumes, pourrait parcourir des distances inimaginables, enregistrant sur le plan acoustique toutes les ondulations du terrain. Patrick Leigh Fermor, un des plus grands écrivains voyageurs du xx^e siècle, le démontre dans un mémorable essai de géographie visionnaire. Le chant se propagerait dans toutes les directions, survolant archipels et montagnes, bras de mer et vallées, jusqu'aux portes des océans. Une des lignes directrices de cette répercussion sonore serait très certainement les Alpes et les Apennins, ce « S » majuscule qui indique, sans aucune solution de continuité, le cœur du monde euro-méditerranéen. Le cocorico des coqs grecs serait répété par leurs frères le long de la dorsale chahutée des Alpes dinariques, à pic sur l'Albanie, le Monténégro et la Dalmatie, puis par ceux des Alpes orientales, sur la ligne de partage des eaux du Bassin danubien, pour atteindre ensuite les basses-cours de Nice et poursuivre son chemin, au prix d'une spectaculaire pirouette, vers les villages en amont de Gênes, avant de descendre, à cheval entre deux mers, jusqu'au seuil de la Sicile, toute rougeoyante de volcans.

C'est cette fabuleuse épine dorsale que je me propose de vous raconter à l'occasion d'une traversée en zigzag de huit mille kilomètres, soit la distance de l'Atlantique à la Chine. Je vais tenter de vous faire savoir ce qui se passe à l'intérieur de l'arche, de la montagne authentique, celle qui reste toujours loin des

projecteurs, de ce radeau battu par les tempêtes auquel se cramponne un équipage de petits grands héros de la Résistance aux agressions de la mondialisation. Un voyage à travers six nations dans la partie alpine et d'une intimité tout italienne dans celle qui a trait aux Apennins.

Parti pour m'échapper du monde, j'ai fini, au contraire, par en trouver un autre : à ma grande surprise, mon voyage s'est transformé en révélation d'un univers vivant et secret. Je l'ai décrit avec rage et émerveillement. Émerveillé par la beauté fabuleuse du paysage humain et naturel, mis en rage par le pouvoir qui n'en tient aucun compte.

Comme tout vaisseau, quand la mer est grosse, la montagne peut être une insupportable couveuse de vengeances, jalousies et autres enfermements. Mais elle peut être aussi un parfait lieu de refuge pour des hommes extraordinaires, des gens capables de s'opposer à la monoculture démente du monde contemporain.

Contre ces « jardiniers de Dieu » – ces bons génies, à la fois gardiens de leurs microcosmes et garants de l'équilibre environnemental –, on ne compte plus les instances qui se sont déchaînées, avec le résultat suivant : la montagne – bien qu'elle soit l'épine dorsale physique de mon pays – a totalement disparu de la vie politique et, à l'instar de la Résistance comme par hasard, de l'imaginaire de mon pays, où les Alpes et par-dessus tout les Apennins restent des univers subalternes, privés d'estime de soi et de représentation politique.

Aujourd'hui que mon voyage est fini, je sais que derrière chaque inondation, chaque sécheresse, chaque situation d'urgence climatique, il n'y a pas seulement l'effet de serre, mais la guerre systématique que le pouvoir livre aux régions les plus vitales, celles qui sont capables de maintenir en vie le territoire et d'empêcher sa dévastation finale.

Ce voyage a été mené à bien à un moment très précis de l'histoire, entre le printemps 2003 et l'été 2006, à une époque où les travaux du tunnel ferroviaire du Saint-Gothard et ceux du percement des Apennins, entre Bologne et Florence, n'étaient pas encore terminés. Il tient en outre la chronique de rencontres avec des personnages qui ont depuis tiré leur révérence : les derniers et

émouvants poilus de la Grande Guerre, des alpinistes de stature mondiale comme Walter Bonatti, des écrivains, comme Ryszard Kapuscinski et Mario Rigoni Stern, des hommes politiques tels que Jörg Haider, précurseur des populismes européens.

Au fil des kilomètres, le récit change, prend du rythme et de la profondeur, devient plus italien, plus partisan. Les zigzags superficiels du début, éclatés par des divagations dans l'espace et des discontinuités dans le temps, acquièrent une unité, descendent au niveau du périscope et le registre des lieux devient une recherche des personnes.

Dans les Apennins, parcourus à bord d'un merveilleux véhicule utilitaire de l'après-guerre, le même qu'avait déjà utilisé Nicolas Bouvier lors de son périple historique en direction de l'Inde, raconté dans *L'Usage du monde*, mon voyage plonge définitivement en immersion, évitant les lieux consacrés par le Baedeker. Les Alpes, chaîne de montagnes dominatrice, perdent leur primauté, elles servent, en quelque sorte, d'ouverture à la chevauchée finale entre les deux mers, au fond de l'âme du pays.

En approchant du grand phare de l'Aspromonte, il se trouve que l'exploration parmi les montagnes révèle un monde de plus en plus féminin, mystérieux, et se transforme en rencontre avec les dieux en exil. Des dieux partisans, eux aussi, contraints à la clandestinité par l'épanchement de la laideur, l'ignorance et la vulgarité.

Loin des endroits où règnent le mensonge et le vacarme, j'ai parfois franchi un seuil invisible et découvert des lieux de l'esprit : des ermitages, des sources, des sanctuaires, des bois millénaires, parfois de simples toponymes. Par-dessus tout, des petites vallées orientées, telles des antennes paraboliques, vers un silence planétaire.

Dans ces lieux-là, la parole – le *logos* – paraît retrouver un sens et se régénérer comme dans une caisse de résonance. Ici, la pensée connaît une expansion naturelle et c'est naturellement qu'elle rencontre le Sacré, ne serait-ce qu'à travers le besoin physique de passer par-dessus les contreforts qui lui ferment l'horizon.

Il me plaît de penser que de tels lieux contiennent les codes cryptés – illisibles et barbares – de la résistance à l’anéantissement, les mémoires orales extrêmement anciennes des origines de la vie. Il est probable que, sans ces refuges invisibles, la montagne se serait désertifiée depuis bien longtemps.

Ce n’est pas par hasard, je crois, que dans les labyrinthes de la Cappadoce, miraculeux jardin blotti au cœur de l’Anatolie, les gens ont nourri pendant des siècles des moines et des anachorètes enracinés dans leurs églises rupestres, afin qu’ils garantissent la continuité du monde par leurs prières.

Chérissant, comme je le fais, l’illusion que c’est grâce à de tels endroits que le monde évitera la catastrophe, il m’a semblé juste de ne pas tout à fait les dévoiler. Dans certains cas, je me suis limité à ne fournir que de vagues traces topographiques. Dans d’autres, j’ai lancé le lecteur sur une fausse piste, brouillé les cartes, quand je ne me suis pas entièrement tu.

Je ne précise pas, par exemple, où habite un forestier qui dialogue avec les sources, ni où vit un berger capable de tresser, en utilisant une plante semblable au raphia, des vêtements de pluie identiques à ceux de l’homme du Similaun. À chacun son voyage, à chacun son dialogue avec la carte du pays.

Que les politiciens descendent donc de leurs hélicoptères et apprennent à marcher ; ou bien l’Europe deviendra bientôt une terre de rapaces et ce n’est pas une banlieue en ébullition que nous aurons, mais mille. Les périphéries maltraitées se vengent, et la montagne est une périphérie. J’ai cherché à voir ici l’autre face de la Lune : l’Italie du bon accord, ouverte et solidaire.

Derrière la métaphore des montagnes qui surgissent de la mer et naviguent comme une grande armada, j’ai vu poindre parfois l’image d’une Italie aux contours légendaires. Ce qui explique le choix de ce titre étrange, *La légende des montagnes qui naviguent*, lequel, même traduit en français, compose sans le vouloir un parfait hendécasyllabe, vers de prédilection de la poésie italienne.

Bonne lecture, donc, amis de langue française. Pour moi, ce livre est une sorte de restitution que je vous fais. Car la France a marqué mon apprentissage de voyageur et en même temps mon

initiation à la montagne, avec les aquarelles de Samivel et les photos en noir et blanc de Pierre Tairraz. J'avais seize ans quand mon père, exaspéré par les fugues aussi incessantes qu'imprudentes de son fils sur les parois rocheuses autour de Trieste, voulut me dégoûter des Alpes et chargea un guide de me ramener à la raison en m'entraînant dans une ascension franchement pénible.

C'était à Chamonix et, comme cela se trouvait, le guide en question s'appelait Gaston Rébuffat, une star avec qui je partis escalader, excusez du peu, la fissure Mummery au Grépon. Tout se passa si merveilleusement que Gaston me dédia *Étoiles et tempêtes* et que j'échappai tout à fait au contrôle de mon père pour me lancer ensuite, du côté des Dolomites, dans le sillage d'un autre grand de l'alpinisme français, Georges Livanos. Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que cette affinité montagnarde, favorisée par l'air raréfié des hauteurs, s'était manifestée parce que nous étions tous trois gens de mer. Eux, Marseillais, avec le mistral dans leur ADN. Moi, Triestin, fils de ce vent qu'on appelle la *bora*.

LES ALPES

De la mer à la Drave

Des îles comme des cachalots noirs

Si, par une soirée d'été en Dalmatie, on entend un chant de montagnard sortir d'un voilier à l'ancre, il n'y a pas de doute : c'est un bateau triestin. Peuple étrange qui confond baies et vallées, îles et sommets, tavernes de culs-de-sac et refuges de montagne. En chantant ainsi, les équipages insouciants de ces voiliers soulignent cette vision anarchique de l'espace. Au besoin, ils choisissent avec soin des baies et des criques à l'écart, susceptibles de résonner comme des amphithéâtres ; ils sondent à l'oreille la mer de l'endroit, afin de construire une géographie des espaces conviviaux, des lieux possédant une bonne acoustique – une caisse de résonance rocheuse, scellée par un maquis – où l'humidité à fleur d'eau porte le moindre murmure trois fois plus loin que sur la terre ferme.

*La va zigando
per le montagne
rom-bon-bon
Latte fresco
latte fresco
a chi ne vol*

(S'en va clapir / dans les montagnes / ram-plan-plan
Lait frais / lait frais / pour qui en veut)

Et c'est encore ce qui se passe ce soir-là, quand la *Calemba* atteint le fond de la baie de San Giorgio dans l'île de Veglia – en croate, la baie de Sveti Juraj dans l'île de Krk. Une nuit immobile et sans lune venait tout juste de tomber, une de ces nuits où l'on entend les oblades sauter hors de l'eau. San Giorgio est un endroit spécial, il suffit de trois voix pour y faire une chorale. Virgilio, debout sous la grand-voile, chantait en baryton. Grand et torrifié par le soleil, il ressemblait à Basile, le saint de la Cappadoce. Il lui ressemblait, avec sa barbe et ses cheveux rejetés en arrière, à la façon d'une icône byzantine. Silvano, le skipper, suivait en tant que second baryton, assis sur la cambuse, avec deux cents litres de malvoisie, et sur son profil d'officier austro-hongrois s'épanouissait la grimace joyeuse du brigand qui vient d'attaquer la diligence. Moi, j'assurais la basse, tout en cuisinant des spaghetti à l'intérieur du bateau.

C'était notre dernière nuit en mer, le voyage touchait à sa fin. Nous avions marqué le territoire, en y semant nos chansons. Dans l'archipel tout entier : à Murter et Smokvica, sur l'île Grande Incoronata (Kornat), et dans la baie de Telascica, où d'autres bateaux au mouillage nous avaient adressé des applaudissements et même expédié un petit cadeau sous forme de vin, voyageant par canot pneumatique. Et ensuite à Premuda, Ulbo (Olib), San Cristoforo di Arbe (Rab), San Gregorio (Sveti Grgur) et Prvic. Un long sillage acoustique qui remontait l'Adriatique jusqu'aux îles les plus lointaines.

Sufia l'vento in notte orrenda

Sorge l'alba insanguinata

Giunta l'ora che t'aspetta

sulla punta del cortel

(Le vent souffle dans la nuit effrayante / L'aube ensanglantée point

Voici l'heure qui t'attend / sur la pointe du couteau)

Vers une heure du matin, l'orage nous réveilla. Venant du nord, s'abattait un *neverin*, une tempête de neige, qui semait des rafales de vent de travers. Une amarre s'était rompue, à bord régnait un

remue-ménage monstre pour manœuvrer en toute hâte et jeter l'ancre plus au fond. Pas question de dormir, cette nuit-là. Trop de vent. À trois heures, nous prîmes le large ; autant naviguer dans l'obscurité et terminer le voyage avant l'heure. On y voyait bien, les éclairs illuminaient les îles, noires comme des dos de cachalot.

Notre destination se situait au nord-ouest : un sommet massif, presque carré, impossible à confondre avec un autre, comme le Sinaï au fond de la mer Rouge. C'était le Montemaggiore, l'Ucka pour les Croates, le premier récif de la terre ferme. Dans le roulis, la *Calemba* mit le cap vers le fond de la baie du Quarnaro (Kvarner), mère de toutes tempêtes, puis, pliant sous le vent d'est, s'engouffra par la *Srednja Vrata*, la « porte du milieu », entre Veglia (Krk) et Cherso (Cres). *Vrata* est un terme typiquement montagnard, en serbo-croate il désigne aussi une gorge entre deux montagnes.

Tout à coup, dans la bourrasque, tout devint clair. Les comptes étaient bons, nos chœurs de montagnards chantés en mer devenaient une cosmogonie, la perception d'une genèse. Mais, évidemment ! Nous étions en train de naviguer sur les Alpes ! Qu'était la Dalmatie, sinon un système de vallées remplies d'eau salée, de prairies d'algues, de bancs de poissons gras et d'épaves ? L'historien français, Fernand Braudel, avait raison : la Méditerranée était, en effet, une « mer de montagnards », un espace peuplé de bergers devenus capitaines de vaisseau. Et nous chantions dans l'orage, avec notre bouteille de malvoisie, tandis que les Alpes devenaient Caucase, Ararat et arche de Noé :

Xe rivada la baba del latte

con patate con fagioli

l'insalata la ricciolina

bella la xe, la xe, la xe...

E con patate, et con fagioli

Coi giovani belli l'amore si fa.

(Voilà la laitière qui arrive / avec des patates et des haricots
et de la salade frisée / elle est belle, belle, belle...)

Et avec des patates et des haricots / Avec les beaux garçons,
on fait l'amour.)

À l'aube, nous arrivâmes dans la rade d'Abbazia (Opatija). C'était l'heure magique où les pianos-bars fermaient, où les stripteaseuses allaient dormir et où les bateaux de pêche rentraient en douce. Virgilio enferma la grand-voile dans sa housse, Silvano prépara le café. Étant tous deux alpinistes, ils m'avaient appris à grimper, quarante ans auparavant, dans les Dolomites. De temps à autre, nous allions encore nous dégourdir les membres le long des parois du Val Rosandra, à deux pas de Trieste. Nous avions tous les trois découvert la navigation sur le tard : et pourtant, il nous paraissait tout naturel de nous retrouver ici, à vagabonder dans l'archipel du vent.

Sans doute était-ce une question de génétique. Trieste est le seul endroit d'Italie d'où l'on peut voir les Alpes de l'autre côté de l'eau. Certains soirs, on peut assister sur les quais au départ des ferries à destination du Bosphore et le rouge vif du drapeau turc bat sur un fond de Dolomites enneigées. Chez moi, la mer et la montagne se touchent, comme les coulisses d'un théâtre, et tout le monde en tire les conséquences. Même les ours. Quand le mistral pousse vers la terre ferme des odeurs de nourriture venues de l'archipel, ils descendent, affamés, jusqu'à la côte entre l'Istrie et la muraille du Velebit. Ensuite, ils ne s'arrêtent même pas : ils continuent à la nage en direction de Veglia (Krk) et massacrent les brebis. Un jour, dans la baie de Buccari (Bakar), les pêcheurs ont pris par les cornes un cerf qui nageait et l'ont tiré jusqu'au rivage.

Nous étions là, aux antipodes de Rimini, au fond de la Méditerranée, à l'ancre sous un escarpement de mille mètres tapissé de maquis, en train d'attendre le soleil dans un climat surréaliste de *Montagne magique*, entre des auberges habsbourgeoises un peu rétro et des kiosques post-communistes un peu naïfs. Abbazia (Opatija), c'était Vienne, l'Europe centrale à l'état pur, avec les enseignes rose fuchsia de l'hôtel Bellevue, le vieux casino fin de siècle, la rotonde envahie de petits crabes rouge sombre, les bars peuplés de grandes femmes dalmates qui s'ennuyaient et de petits hommes austro-hongrois en rut.

À cette heure, la brise venant de la mer et celle tombant de la montagne composaient, en s'équilibrant, un cocktail particulier,

à base de figues, cyclamens, vignes de malvoisie, résine de sapin, romarin, saveurs sucrées-salées et musc. L'odeur des tavernes s'attardait dans l'air, elle aussi : légumes verts poêlés avec de l'ail, poissons gras grillés et viande de mouton. Mon odorat tout entier me disait que dans chaque anfractuosité de la côte, dans chaque port du rivage, la mer centrale et l'Europe centrale se côtoyaient. C'étaient précisément l'heure et le moment voulus pour se lancer à l'abordage de la longue échine de l'Italie.

Une fois sur le plancher des vaches, le mal de terre nous confirma cette impression d'embarquement. Le quai tanguait. Je me rappelai que bien des années auparavant, à Trieste, alors que je rentrais à la voile vers la Piazza Grande avec Carlo Sciarrelli, le constructeur de bateaux, sous le phare de la Vittoria un train s'était porté à notre hauteur. Ralentissant, le convoi avait pris notre vitesse et le bruit de roulement porté par la *bora* s'était fondu dans celui de la mer. L'eau, le fer et le bois avaient composé une telle symphonie et l'illusion d'une exécution d'ensemble avait été si parfaite que mon vieil ami s'était exclamé : « *Te vedi, no semo noi che'ndemo ; xe la montagna che naviga.* » (Tu vois, ce n'est pas nous qui avançons, c'est la montagne qui navigue.)

Carlo était fils de cheminot, il avait lui-même été mécanicien de locomotive, et le souvenir de cet engin à vapeur faisait naître chez lui des récits extraordinaires. Il gonflait les joues, soufflait, fendait l'air de ses mains, écarquillait les yeux, emplissait ses poumons, afin d'imiter la cage thoracique de la machine, débordant de feu et de vapeur. Il mimait la mise en mouvement, la puissance, la voracité, la gueule grande ouverte pour dévorer le charbon. Souvent, montrant de la main les nervures de ses prototypes en bois, il évoquait la locomotive occupée à franchir le Semmering, le dernier col alpin avant Vienne. « Il n'y a que là, se souvenait-il, que j'ai ressenti l'exaltation d'une régates. » Aucun natif de la mer Tyrrhénienne n'aurait dit une chose pareille.

La *Calemba* fut briquée en vitesse, nos sacs empilés sur le quai. Nous étions aussi excités qu'une expédition au camp de base. À l'est, le soleil sortait de la longue vague de montagnes

dinariques, qui s'allongeait à perte de vue vers l'Albanie et l'Épire. Là-haut se dressait le premier sommet des Alpes : un peu au sud de Fiume (autrement dit Rijeka), à mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Je me dis : nous nous embarquons pour des aventures, même si ce sont des aventures de terre. « S'embarquer » est un parfait verbe d'action pour quiconque s'obstine à naviguer dans un pays qui a oublié ce qu'il était. L'Italie.

Ce mont, qui sortait à peine de la dorsale boisée, avait nom Risnjak – en italien, *Monte delle Linci*, ou mont des Lynx – et personne ou presque ne savait que c'était le « grand commencement ». Moi-même, je n'en savais rien, quand je l'avais cherché pour la première fois. Et pourtant, il était clairement indiqué dans l'*Enciclopedia delle Alpi*, l'encyclopédie des Alpes, de l'Institut géographique De Agostini, volume I, édition de 1975, page 119. Mais c'est comme ça ; les Italiens ne connaissent pas la géographie. Il n'y a pas jusqu'aux plus cultivés qui ne s'imaginent que les Alpes commencent ailleurs : en Slovénie, sur le Monte Nevoso (Snežnik), source mythique du Timave (Reka), fleuve souterrain que l'on prenait jadis pour la porte des Enfers.

C'était le fascisme qui avait brouillé les cartes. En effet, c'était sur le Monte Nevoso que passait la frontière du premier après-guerre, et comme à l'époque les Alpes avaient été recrutées moins pour produire des fromages d'alpage que pour servir de sentinelles à la nation, la carte physique et la carte politique devaient forcément coïncider. Le Duce fit donc planter au sommet de la montagne des bornes kilométriques, des drapeaux et des faisceaux de licteurs, puis il lança aux Slaves « barbares » le cri de guerre « *Eja, eja, alalà !* » et il ordonna à ses fidèles de faire l'ascension du Monte Nevoso, afin de montrer ce que valait la lignée italique. C'était le temps où l'hyperbole était reine et les fidèles en question, revenus à Trieste après avoir conquis la montagne la plus facile des Alpes, racontèrent, les yeux brillants, aux journaux de l'époque leur ascension marquée par « un effort colossal ». Ainsi commença la grande embrouille et les Alpes s'y perdirent sans doute elles-mêmes.

À la recherche du « grand commencement »

C'était l'été 2003, une chaleur à crever. J'avais pour guide Vieri Pilepic, un natif de Fiume, qui connaît ces cimes boisées mieux qu'une martre. La voiture passa devant la petite église de Volosca, avec ses deux clochers à bulbe, le stade de Kantrida, les quartiers prolétaires de Fiume, l'odeur des ruelles, les bars aux effluves de café turc, le théâtre de la communauté italienne qui a survécu, et de là, devant la Rijecica, l'Eneo de l'Antiquité, le cours d'eau qui donne son nom à Rijeka-Fiume et fend le petit val rocheux qui servit un temps de frontière entre l'Italie et la Yougoslavie ; le pont qui l'enjambe fut un lieu d'antagonismes et de contrebande, de guerres et d'amours furibondes.

La montagne se dressait toujours au-dessus de nous. Elle menait, loin au-dessus de la baie du Quarnaro (Kvarner), vers le sanctuaire du Tersatto, où les marins qui avaient échappé au *neverin* accrochaient leurs ex-voto, ou bien vers le Grobnik, l'esplanade où, à ce que l'on racontait, les Croates – de tout temps fascinés par le dieu Mars – avaient vaincu les Turcs. « Fiume est une ville parfaite, me dit Vieri en souriant. Le matin tu peux escalader les Alpes, et le soir *te pol tociar i pie in mar* [tu peux tremper tes pieds dans la mer]. »

Encore une baie, le quartier de Kostrena, puis le fiord de Buccari (Bakar). Nous prîmes un sentier qui descendait, avec des gradins de pierre cachés au milieu des lentisques. Au fond, une petite crique isolée et deux vieilles remises de pêcheurs. Une eau grecque, vert bouteille, avec une source sous-marine qui venait faire onduler la surface. La dernière mer, le dernier bain, un plongeon qui me fit l'effet d'un baptême, avant une longue abstinence qui ne paraissait devoir finir que sur la Côte d'Azur.

Sur la plage, nous ouvrimmes la carte des Alpes et découvrimmes qu'il n'existait pas un seul point, en mer Méditerranée, où la ligne de partage des eaux avec une autre mer fût plus voisine. Seize kilomètres seulement pour rejoindre le versant danubien. Il paraissait impossible que l'eau de pluie qui tombait là-haut, à pic sur l'Adriatique, pût descendre jusque dans la mer Noire. Seize

kilomètres, beaucoup moins qu'à Trieste, où le changement de versant est pourtant extrêmement proche.

C'était là-haut, à l'aplomb de la mer, que commençaient les Alpes. Dans un endroit qui avait nom Vrata, le terme qu'utilisent aussi les Dalmates pour désigner un détroit entre deux îles. Nous montâmes à pied et au cours de ces seize kilomètres – soit à peine plus de deux milles austro-hongroises – nous eûmes l'impression de passer de la Grèce à la Bohême. En bas, des tavernes servant des calamars grillés et du malvoisie. En haut, des auberges offrant du goulasch d'ours. Deux mondes séparés par un féroce escarpement, où l'hiver la *bora* atteint les deux cents kilomètres à l'heure et se déverse sur la mer comme une masse liquide, arctique, pesante. Un terrain difficile où parfois les trains – entre Fiume et Zagreb – glissent en raison de l'inclinaison excessive. Cette pente résumait toute la barbare différence existant, en Méditerranée, entre la côte et l'arrière-pays pastoral. De Zadar jusqu'en bas, tout le monde sait à quoi s'en tenir : en 1991, la guerre qui a détruit la Yougoslavie est toujours venue des montagnes, des habitants trop nerveux des Alpes dinariques, ces montagnes de la lune. Cette dénivellation était à l'origine de toutes les batailles.

Le commencement des Alpes ne figurait dans aucun guide. Et, *a fortiori*, la route pour y arriver en partant de la mer. Aussi était-ce à nous d'en établir le tracé, à vue de nez. La voie la plus directe montait le long de pentes envahies d'arbustes épineux qui avaient jadis été des vignes. « Ici, on produisait un grand vin du genre marsala », me dit Vieri. Et il me montra un petit escalier qui rejoignait notre route, taillé au milieu des terrasses tapissées de maquis : la via Carolina, créée par Napoléon, grandiose et oubliée.

Ce ne fut pas un départ, mais un décollage à la verticale, sur une surface rugueuse et privée d'eau, le long d'une étendue de pierrailles éblouissante, surchargée d'odeurs, qu'on aurait pu croire brûlée à l'acide sulfurique. Nous montâmes avec lenteur, à contrejour, dans une chaleur turque, mais avec le plaisir clandestin d'une aventure à deux pas de chez nous, absolument seuls sur une route jalonnée d'antiques bornes. Un peu plus bas, des milliers de voitures rôtaient à la queue leu leu en direction de la Dalmatie. Et des millions de cigales stridulaient dans le romarin.

Il nous suffit de monter un peu pour avoir une vue à vol d'oiseau. Nous avons devant nous la mer dans laquelle s'était achevée la croisière des Argonautes. À l'horizon, les îles de Cherso (Cres) et Lussino (Lošinj), qu'on appelle les Apsyrtides, parce qu'elles sont nées des membres d'Apsyrté, le frère de Médée, qu'elle avait tué et dépecé en s'enfuyant sur la mer avec Jason, afin de ralentir la poursuite du roi de Colchide à qui son amant venait de dérober la Toison d'or. Plus près de la côte, Veglia (Krk) et Arbe (Rab), dites les Électrides, parce que c'était là qu'arrivait l'ambre de l'embouchure de la Vistule et qu'en grec « ambre » se dit *elektron*. Le terrain est calciné, c'est presque le désert de Libye. Pas la moindre *konoba* – auberge –, pas un bar, pas même une buvette. Ici, avec le vent qui souffle, les bateaux ne sont même pas à l'abri sur la terre ferme. Les pêcheurs les suspendent à des piquets, comme les chaloupes d'un transatlantique.

Nous-mêmes n'étions pas sur une montagne, mais sur le flanc d'un gigantesque navire. En contrebas, superbe dans le mistral, un voilier allait s'infiltrer entre Sveti Grgur et Goli Otok, les deux îles de l'horreur, où Tito avait incarcéré des milliers de dissidents. Au sud-ouest, du côté du Velebit, le précipice était deux fois plus profond que du côté de Buccari. L'automne précédent, j'avais bivouaqué là-haut, à mille six cents mètres d'altitude, dans une espèce de belvédère dément qui avait nom Rossijevo Sklonista. Je n'avais pas fermé l'œil, car la *bora* fendait les bois comme une lame et le terrain grouillait de loirs en folie. Mais l'insomnie ne m'avait nullement contrarié : au-dessous de moi, je voyais l'archipel dont les petits phares clignotaient, plongé dans un lac noir de silence. Au-dessus, des milliards d'étoiles.

Pilepic marchait vite. Là-haut tout était puissant : le roc, l'odeur de sauge, la température, la sensation de se cacher dans une terre de partisans. Nous étions seuls et impossibles à repérer, poursuivis par le soleil à travers un paysage lunaire. Toute la côte orientale de la mer Adriatique regorge de petits défilés rocheux, de balcons naturels, de pics d'où l'on ne voit rien d'autre que la pierre, la mer et le ciel. La vallée la plus septentrionale, la dernière de toutes, est celle que je préfère : la Rosandra, à deux pas de Trieste. Une blessure karstique emplie de vent, dans laquelle

presque rien n'a changé au cours des deux derniers millénaires. Un havre où c'est un luxe que de se réfugier, où la vie paraît trouver le petit coin idoine pour reprendre son souffle.

À six cents mètres, tout changea. Des prairies, des vaches, des tilleuls, les premiers sapins, les premières remises à bois sur la route, les premières petites maisons coiffées d'un toit très pentu pour évacuer la neige. Au-delà du hameau de Benkovac, passage d'un premier col, à neuf cents mètres d'altitude. La mer disparut à la hauteur d'un crucifix en bois, au bord de la route, puis nous arrivâmes à Fuzine, le village où l'on servait le célèbre goulasch de gibier dans une sauce aux myrtilles. C'était là le « grand commencement », notre col de Vrata qui, en serbo-croate, signifie « porte », et c'est en effet un seuil qui vous ouvre l'univers danubien.

Mais aussitôt commencèrent les problèmes. Dans ce labyrinthe de bois, digne des Carpates, où diable se trouvait Vrata ? Il y avait un bourg de ce nom, quelques maisons alignées le long de la route menant à Delnice et à Zagreb. Il aurait pu suffire, mais nous ne voulûmes pas nous en contenter. Nous tenions à connaître l'endroit exact, afin de pouvoir dire : « C'est là que ça commence. »

Où était précisément le col ? De l'autre côté du passage sous la voie ferrée ? À côté de la dernière maison, au-dessus du petit lac ? Ou alors après l'hôtellerie du Landravec, autrement dit « du flâneur » ? Dans le hameau de Belo Selo, une vieille vêtue de noir fauchait l'herbe devant chez elle. Nous la questionnâmes : « Madame, où commencent les Alpes ? »

Marija – c'était son nom – nous contempla, perplexe. On ne lui avait jamais dit que quoi que ce fût commençait ou finissait dans son village. De part et d'autre de la route, il n'y avait que des montagnes. Elle sourit et nous envoya chez son amie Draga, occupée à travailler dans son potager un peu plus bas.

Draga en savait encore moins : « Essayez donc la maîtresse d'école, Stanka Loncaric, au numéro 12. » Josip, qui était maçon, offrit de nous accompagner. Désormais, tout le village s'était mobilisé.

Au numéro 12, Stanka n'était pas là. Ce fut sa mère Lubja qui nous ouvrit et qui tout à coup s'inquiéta à la vue des fouineurs que nous étions. « Qu'est-ce qu'ils veulent ces deux-là ? », demanda-t-elle à Josip. Puis elle comprit, elle indiqua une autre maison un peu plus bas, vers le petit lac. C'était là que se trouvait sa fille.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda mon compagnon de route. Laisser tomber ? Non, jamais. À présent, le village entier nous observait.

Nous fonçâmes d'un pas décidé sur Stanka qui nous accueillit aussi courtoisement que possible, consulta des encyclopédies et des vieilles cartes, mais sans aucun résultat. « Je vais demander à mon collègue géographe, finit-elle par dire, Miroslav Grgut. »

Nous ne pouvions plus renoncer. Désormais, c'était une affaire personnelle entre nous et les Alpes. Nous prîmes la direction du parc du Gorski Kotar, un peu plus haut, au-delà du velours vert d'une forêt de peupliers.

Marijan Pintar, le responsable des lieux, écarta les bras. « Que voulez-vous, moi, je m'occupe de donner à manger aux touristes. Mais attendez, reprit-il, voici l'homme qu'il vous faut. » Et il nous emmena presque de force auprès d'un monsieur distingué qui sirotait un café. Un capitaine de navire. L'aventure devenait sérieuse.

Présentations. Capitaine Ivo Rudenjak, de Raguse. Un type qui aimait raconter. Il tourna autour du pot, nous expliquant que la Dalmatie était une contrée unique au monde. Il nous dressa une liste minutieuse de ses mérites. La salinité, les marées, le paysage, les vents, la flore, les côtes, l'histoire, les gens, la musique.

Nous attendions avec confiance la révélation finale.

Mais, arrivé aux Alpes, le capitaine Rudenjak sécha lamentablement, lui aussi, et dut passer le témoin : « Nikola Stražičić, ici présent, professeur de géographie à l'université de Zagreb, va vous aider. »

Nouveau détour inutile. « Je suis un géographe marin », annonça pompeusement le professeur pour se justifier. Désormais, la chose était claire. Les Croates ne savaient pas qu'ils appartenaient à une nation alpine, donc nous fûmes obligés de le leur expliquer.

Je m'adressai avec autorité à Tatjana Petranović, la blonde directrice du service commercial du parc : « Écoutez, les Alpes commencent ici même, c'est nous autres, Italiens, qui vous le disons : il est aberrant qu'il n'y ait pas un mot à ce sujet sur votre dépliant. » Je tirai de mon sac la carte topographique, je montrai du doigt la courbe de niveau la plus haute sur la route qui menait du village de Vrata à Delnice et je lui déclarai : « Voilà, vous avez ici le point précis. Installez-y une borne, faites quelque chose. »

Madame Petranović écouta bouche-bée ma péroraison passionnée. La fierté nationale croate, d'ordinaire si prompte à s'accrocher au moindre prétexte permettant de tenir les Balkans à distance, venait d'être prise à contrepied, et par un Italien, s'il vous plaît.

« Zagreb devrait interdire à la Slovénie de faire des gorges chaudes avec son histoire de Monte Nevoso », expliquai-je, perfide. Vieri me regardait, goguenard, j'étais enfin satisfait. Mission accomplie. La forêt ondoyait sous le vent comme les mâts d'une flotte mouillant dans une rade – ormes, sycomores, sapins immenses dont certains mesuraient une soixantaine de mètres. Le soir nous surprit dans une incroyable clairière, jonchée de crottes d'ours, de sangliers, de martres. Quelqu'un avait signalé la présence d'un lynx. Sous les premières étoiles, le portable lui-même s'était endormi.

Les fantassins de l'armée perdue

Mai 2005. Brouillard, silence, pas un chat sur les terrasses du cimetière militaire de Redipuglia. En bas, sur l'esplanade, les deux obusiers, comme deux lézards noirs, et le sarcophage du duc d'Aoste, qui ne mourut pas dans les tranchées, mais qui voulut être inhumé là, lui aussi, pour commander l'armée perdue.

Il règne une atmosphère de neige sur le Carso (Karst) et, quatre-vingt-dix ans après le commencement de la Grande Guerre, on dirait que les fantassins de l'armée perdue sont morts depuis des millions d'années.

« Saluez-les pour moi », m'avait dit Carlo Orelli, chevalier de l'ordre de Vittorio Veneto et dernier témoin encore en vie du 24 mai 1915. Puis, en me regardant droit dans les yeux, il avait murmuré :

« Les pauvres gars, même morts on les a recrutés... on les a alignés là-bas, dans cet endroit où il y a le grand escalier... Il s'appelle comment déjà ?

— Redipuglia », avais-je répondu.

C'est là que je suis, maintenant, une rose jaune à la main, pour exaucer son vœu. Je suis venu, même si lui est parti plus vite que moi rejoindre ses camarades du front. Sa machine à mémoire vient tout juste de se coincer dans le silence, à cent dix ans, dans un appartement de la Garbatella, à Rome.

Je monte avec à mes côtés cette voix de l'au-delà qui me raconte, qui m'accompagne vers la ligne d'ombre, au milieu des charmes fouettés par le vent.

« J'avais vingt ans. Je suis parti de Naples par le train militaire. Trente-deuxième régiment d'infanterie, brigade Siena. Trois cent trente hommes. Une journée superbe. Le train roulait vers le front, mais personne ne s'imaginait ce que c'était que ce front. On espérait tous une guerre rapide. On est arrivés à Sagrado, dans les maisons abandonnées, il y avait des monceaux de linge tout propre... Nous avons tout pris. Il y avait aussi du sucre que nous avons pris. Des blocs de sucre gros comme des grenades. »

Orelli était petit et rapide, comme tous ceux qui vivent longtemps. « Papa, ne te lève pas », suppliait sa fille Maria, mais il bondissait sur ses pieds à tout bout de champ. Au moment où j'allais repartir, il avait décroché du mur une grande photo de son bataillon, me nommant un par un ses compagnons d'armes.

Encore sa voix, je ne comprends pas comment elle peut sonner de façon aussi nette. « On nous a envoyés au *Trincerone delle Frasche* (la grande tranchée des Branches), celle d'Ungaretti. On l'appelait comme ça, parce qu'il y avait beaucoup d'arbres, ce qui était rare dans le Carso, où on voyait surtout de la pierre nue. Il y avait une petite villa, c'était sans doute une propriété. »

Arrive un groupe scolaire, venu d'un lycée de Rome. Les jeunes déambulent mollement, le froc en berne, indifférents. Ils

grignotent des chips, tapotent sur leurs portables, leur champ visuel ne va pas au-delà d'un mètre. Ils ne savent pas marcher, ils trébuchent, ils ne voient pas l'écriteau « Présent » qui se répète des milliers de fois, de tombe en tombe. Un bref instant, les fantassins de Redipuglia paraissent répondre à un appel grotesque, à l'occasion duquel les vivants sont absents et les morts plus vivants que jamais. Les enseignants feignent de ne pas se rendre compte, ils me font une peine infinie.

« Entre eux et nous, il n'y avait que des barbelés. Les Autrichiens avaient de belles tranchées fermées, ils pouvaient s'abriter dans des casemates et ils tiraient sur nous par-dessus des petits guichets. Nous, en revanche, on était dans des trous à ciel ouvert, obligés de donner l'assaut à l'arme blanche. Des assauts continus, de l'aube à la tombée de la nuit. Qu'il fasse soleil ou qu'il tonne. »

Au-dessus de Redipuglia, un monument flambant neuf sort des broussailles. Le gouvernement de Ljubljana l'a placé juste en face du grand frère italien, ex-envahisseur fasciste, à la mémoire de « ses » propres victimes de la guerre de 1915-1918. Pour les Slovènes, la guerre de l'Isonzo n'est plus maudite. Bien au contraire. Elle est devenue la première guerre sainte des Slaves contre les étrangers, entre les Alpes et l'Adriatique. L'Isonzo est à présent le *limes*, le seuil, transformé en frontière ethnique, juste au moment où la Yougoslavie a cessé d'exister et où l'Union européenne efface le dernier vestige du rideau de fer. Au-dessus de Trieste et de Gorizia, les mots écrits en pierre « NAS TITO » sont maintenant de nouveau visibles, paradoxaux et débarrassés de toute végétation, sur l'ex-no man's land.

Orelli, encore une fois, m'appelle depuis la préhistoire. « Ils nous ont détruits. On était trop exposés. Après les premiers assauts, sur trois cent trente que nous étions, il n'en restait plus que vingt-trois. Une hécatombe. Une grenade a décapité un de mes camarades à un mètre de moi. C'était monstrueux, une grenade toutes les minutes, toutes les secondes. Même la nuit. Certains de nous perdaient le contrôle, se sauvaient, ce qui faisait d'eux des cibles idéales... Il y en a un qui s'est faulfilé dans une

vieille canalisation, mais ses jambes sont restées dehors. Un boulet de canon en a emporté une et il n'a plus bougé. »

Sur le front de l'Isonzo, c'est à ce moment-là que commença la séparation des souvenirs et non pas avec les barbelés communistes de la guerre froide, qui firent de Gorizia une espèce de Berlin en miniature. Elle commença lorsque, face au fascisme naissant, les Slovènes revisitèrent la bataille de Caporetto pour en faire leur première victoire nationale et lorsque Mussolini militarisa les cimetières de guerre pour italianiser les nouveaux territoires.

« Je ne suis plus retourné dans le Carso. Jamais. Je n'ai pas voulu. Rien à faire. Assez. Trop de morts. Tout près de là, il y a un cimetière avec des milliers de gamins. C'est Redipuglia, non ? Que voulez-vous, l'après-midi ma mémoire flanche un peu. Tôt le matin, c'est mieux, j'ai l'esprit plus reposé. Mais le meilleur moment, c'est quand je me réveille pendant la nuit... »

Quand je dépose la rose au sommet du cimetière, le ciel se dégage en direction du Monte Nero (Krn). La paroi sud de la pyramide est parsemée de neige. Sur la droite, au-delà du plateau des tranchées, la forêt de Tarnova forme une longue vague boisée, qui fait presque penser à l'Atlantique. Les Alpes sont basses, mais neigeuses, à la limite séparant deux climats forts. Depuis le Monte Nanos, qui pointe vers le sud-est comme la proue d'un navire, on peut apercevoir le soir, au même instant, les deux extrémités de l'horizon, le violet pastel de la Pannonie et le rouge sang de la Méditerranée.

Je vais vers la vallée des Cinq Cents. Elle contenait un hôpital italien de première ligne et son cimetière voisin. Son nom lui vient du nombre de squelettes trouvés au fond. Un froid de loup descend de la forêt de Tarnova en direction de Monfalcone, « abattoir de la jeunesse ». À proximité, deux postes de garde reconstruits par l'office du tourisme, la tente servant de popote pour les visiteurs, une dizaine de jeunes garçons, en uniformes autrichiens et italiens, tâchant de faire revivre la vie dans les tranchées. Ils se déplacent comme des poupées de chiffon.

La tranchée des Branches n'est pas loin.

« Mes camarades étaient en majeure partie des Calabrais. On ne comprenait rien à ce qu'ils disaient. Courageux et analphabètes. C'était moi qui écrivais leurs lettres à leurs familles. »

Je claque des dents au fond de la tranchée, je suis prisonnier de l'inversion thermique qui, dans les creux, prend au piège l'air froid plus lourd. Il y a un monsieur distingué, en uniforme gris d'officier autrichien de la Grande Guerre. Il participe à la reconstitution historique, un portable se déclenche dans sa poche et fait retentir la *Marche de Radetzky*. Il précise qu'on voit constamment surgir des tranchées de nouveaux objets : gourdes, gibernes, bissacs et même des lettres. Tout cela vient à peine d'être récupéré, mais l'odeur – de boue, d'excréments – est encore celle du Neandertal. Du temps des mammoths et des rhinocéros laineux.

Orelli refuse de s'en aller. « Ah, vous ne pouvez pas savoir à quel point l'Italie était arriérée dans ce temps-là... Les Autrichiens étaient riches. Les soldats avaient tout ce qu'ils voulaient, même du chocolat. On s'en est aperçu quand on a pris une de leurs tranchées. On a trouvé une telle quantité de tout ce qu'il peut y avoir de meilleur qu'on a eu peur d'être tombés dans un piège, on croyait que tout ça était empoisonné. Alors on en a d'abord fait manger aux prisonniers. »

La cuisine du camp sert de la soupe chaude, le long du sentier en lacets de la vallée descend une petite bande, les hommes se mettent en rang, ils attaquent les chants de protestation des fantassins qu'on envoyait à la mort : *E ti morosa ciavete che mi son già ciavà* (Et toi mon amoureuse, va te faire foutre car, moi, je suis déjà foutu), composé par les soldats du Trentin enrôlés sous l'uniforme autrichien. Puis le plus terrible : *Gorizia, tu sei maledetta* (Gorizia, tu es maudite). La Grande Guerre fut le dernier conflit qui laissa des chants et des légendes. Aujourd'hui, il est impensable que l'Irak donne à la postérité une œuvre comparable à *La Leggenda del Piave*.

« Sous les bombes, je répétais les comptines que j'avais apprises tout petit. Celles qu'on n'oublie jamais. Il y en avait une qui disait : "La servante du curé a accouché / elle a pondu un enfant de chœur tout pelé / qui est le portrait tout craché du

curé.” Je l’ai apprise à six ans, et maintenant voyez un peu quel âge j’ai et faites le compte... »

Trieste fut autrichienne jusqu’en 1918 et ensuite, pour ma famille, le Carso ne fut plus qu’un grondement lointain, en direction de Monfalcone. Mon grand-père n’a jamais vu le Carso pendant la guerre. À Vienne, les Triestins étaient mal vus ; ils parlaient italien et pouvaient donc fraterniser avec l’ennemi. De ce fait, ils étaient déployés en Galicie, sur le front glacial au-delà des Carpates, où ils essayaient le feu des canons du tzar de Russie. Mon grand-père, lui aussi, avait été envoyé en Galicie, non sans raison : son frère, ex-député au Parlement viennois, avait déserté pour passer dans le camp italien. Mon aïeul ne subit pas de repréailles, mais il fut étroitement surveillé. « *Lauf! Lauf!* » (cours vite), lui criait le sergent major, originaire d’Olomouc en Bohême, pour l’inciter à se dépêcher d’accomplir son travail à l’arrière. Et lui courait et riait, riait et courait, comme le soldat Chvéik. En bon Triestin, il ne parvenait pas à prendre quoi que ce fût au sérieux, même la guerre.

Le fantassin Carlo Orelli n’avait pas peur de mourir. Même à cent dix ans. « Nous sommes tous obligés de déménager, disait-il, pour finir chacun de nous doit changer de domicile. » Et il ricanait : « Vous voyez, quand j’en parle, mes filles s’inquiètent. Mais moi, je leur dis : “Laissez tomber, n’allez donc pas vous faire de mouron, ce n’est pas encore le moment...” »

Pendant notre entretien, il ne s’était mis en colère qu’une seule fois. En pensant au roi.

« Au cours des assauts, nous n’avions qu’un mot à la bouche “*Savoia!*”. La Savoie, vous comprenez ? Nous, on criait leur nom, mais, eux, ils n’ont pas été brillants avec le fascisme... Et ils ne le sont toujours pas... Nom d’une pipe, si vous saviez tout ce que j’ai encore à dire. Je n’ai pas le temps de tout raconter... J’ai vu une deuxième guerre mondiale, le fascisme avec ses discours sur la grandeur de la nation... Les gens étaient subjugués, mais, moi, j’étais socialiste, je lisais *L’Avanti!*, je savais bien que c’était du pipeau. »

Je pars pour Gorizia, l’obscurité m’engloutit, sur la route quelques auberges, des casernes de la police des frontières. Il y a

un passage de clandestins – il s’agirait de prostituées, à ce qu’on dit – et les Slovènes participent à des patrouilles mixtes avec les Italiens.

« Tu vas à Gorizia ? Pour quoi faire ? me demande un client au bar. Gorizia, tu parles d’un mouvoir, c’est d’un ennui, il ne s’y passe rien. Il faut être maboul pour habiter là. »

Cette rengaine, je la connais par cœur. Pour les Triestins, Gorizia c’est la Vénétie Julienne, pour les gens du Frioul, c’est le Frioul, pour les Slovènes, c’est tout simplement à eux. Personne ne sait, au fond, à qui appartient Gorizia. Pour l’avoir, nous avons déchaîné six offensives ; et maintenant les touristes ne s’y arrêtent plus, même pas le temps d’un coup d’œil. Ils vont directement à Nova Gorica, la ville jumelle inventée par Tito, afin de défier le capitalisme. Là, c’est sûr que c’est un endroit vivant, assure-t-on à tout bout de champ. La jeunesse. Le casino, les strip-teaseuses, de la musique jusqu’à l’aube. Un beau non-lieu où on se fait plumer, parfait pour les Italiens.

Sainte. Maudite. Plus italienne que nature. Slave. Délice. Enfer. Autel. Cité des roses. Couronne d’épines. Chaque fois que j’y vais, je me demande ce qu’est vraiment Gorizia, inondée de rhétorique, étranglée pendant un demi-siècle par une frontière absurde, lieu-symbole conquis au prix d’atroces souffrances, puis disparu pour ainsi dire de la géographie du pays. Comme cela se trouve, en 1918, la vérité s’est fait connaître : le comté de Gorizia était presque entièrement slovène, et en outre communiste. Aussi, à peine conquise, la province de Gorizia fut tout d’abord effacée des cartes administratives, puis réduite à un moignon entre Udine et Trieste, afin d’occulter la présence slave.

Un jour, à Gorizia, il m’arriva d’assister à une messe des anciens combattants de la *Decima Mas* fasciste, qui se sont battus jusqu’au dernier sur ces montagnes contre l’avance des partisans. L’un d’entre eux reconnu qu’il n’avait découvert qu’en 1945 qu’on parlait slovène dans cette région. « Nous n’en savions rien », m’assura-t-il. « Mais comment est-ce possible ? », me dis-je. La majeure partie des noms de la Grande Guerre ne parlaient-ils pas d’eux-mêmes ? Des endroits appelés Kolovrat, Zagora, Podgora, ça ne leur suffisait pas pour comprendre ?

Au-delà de la gorge de l'Isonzo, au milieu des montagnes, de l'autre côté du front qui n'existe plus, Caporetto, c'est déjà l'Orient. Une terre de sombres récits : des jeunes filles enlevées par les Turcs, des amants malheureux, le chamois blanc et maudit aux cornes d'or, les Titans, et une unique période heureuse, celle du mythique roi Matjas. Le musée de la Grande Guerre n'est que le dernier maillon d'une sinistre chaîne d'événements. L'exposition photographique est d'une crudité exemplaire. Des visages barbus de moudjahidine, des mutilations, les regards fiévreux des soldats dans la neige. D'énormes canons tirés à bras d'hommes à travers les prairies, des milliers de blessés attendant le train, des Italiens décimés par les gaz. Un peu de vérité, sur une frontière noyée sous la rhétorique, les mausolées et les monuments célébrant la victoire.

« Le 29 juillet quand mûrissait le grain / est née une fillette, une rose à la main /... les fillettes, ça ne sait pas faire l'amour / mais nous les gars on le leur faisait sentir / le soir après le dîner quand on s'en va dormir ! »

Une autre voix qui me revient : celle du bersagliere Delfino Borroni, né en 1898, originaire de Turago Bordone, à Pavie. Je viens tout juste de le rencontrer dans la maison de retraite San Giuseppe di Cástano Primo, entre Milan et Varese, où il m'a chanté tout haut, aussi aveugle qu'Homère, la chanson du long convoi qui l'avait emmené jusqu'à la frontière, un jour de mai 1917. Il était assis dans son fauteuil roulant, dehors il pleuvait des fleurs d'acacia, c'était une journée limpide. Sur les Alpes de Lombardie brillait la dernière neige, mais le récit du vieillard m'entraînait vers l'est, vers les montagnes de Caporetto.

« Sur le Monte Maio, la tranchée des Autrichiens était si proche qu'on entendait leurs voix. Au début, certains d'entre eux sortaient la nuit, grimpaient dans les arbres et se fichaient de nous en criant "Cocorico". »

Au-dessus de la vallée, du côté du Monte Nero, la foudre crépite comme une batterie antiaérienne. Vers la crête, on dirait qu'un géant est en train de déplacer une armoire sur le pavage d'un grenier. Des coups, des grincements, des grondements. La cime est comme un aimant criblé de fer. Il ne s'agit pas de

minerais, mais d'armes de la Grande Guerre. Un gigantesque cimetière rouillé. Ça fait quatre-vingt-dix ans qu'on emporte les morceaux et il y en a encore pour quatre-vingt-dix autres années. Et, au-dessus de toute cette ferraille, les fréquents orages alimentent encore la légende.

Cismon, Pasubio, Campo Mulon, Valsugana. Je me repasse le film de mon entretien avec Borroni et la pellicule file sans bavures vers une journée d'octobre où un train part pour un lieu éloigné qui a nom Caporetto, sur l'Isonzo, et qu'il faut rejoindre en toute hâte.

Borroni se rappelle le torrent, la petite colline devant le village, la Valazza, le Val Polenta, le Monte Nero qui jette son ombre immense, leur arrivée la nuit du 23 à marche forcée, chaque homme portant quatre chargeurs, deux biscuits et deux boîtes de singe. Il pleut et un vent glacé souffle, le bataillon occupe deux petites bâtisses sur la colline. Elles regorgent de châtaignes, les soldats allument un feu, les font griller.

«Moi, j'en ai mangé trop, j'ai dû aller me soulager au milieu des taillis. Et, juste à ce moment-là, j'ai entendu le commandant hurler : "Où est le quatrième peloton ? Voilà l'ennemi ! Filez en bas, vous allez nous faire voir !" Et puis on a vu un fourmille-ment de troupes, un nuage d'hommes en gris, les Allemands qui arrivaient de Caporetto. Là, à cent cinquante mètres. »

Je m'assois dans la prairie pour regarder les grandes manœuvres des nuages sur le Monte Nero et le Kolovrat. À présent, ce sont des coups pesants, redoublés par l'écho, du côté du Monte Canin. Les notes de la rencontre en Lombardie, ces souvenirs de l'ancien combattant, attrapés par la queue, trouvent une parfaite confirmation dans la topographie. Presque rien n'a changé. C'est si peu de chose, quatre-vingt-dix ans.

Vingt-quatre octobre, sur le coup de midi : le sergent de fer envoie de nouveau Borroni en éclaireur. La mission est dangereuse, la position étant entourée. Delfino proteste, mais sort quand même, il s'accroupit entre deux Allemands morts, devine une ombre en mouvement, voit deux vieux Allemands, le menton mangé de barbe sous la jugulaire. Et là, mon vieux bonhomme se met à raconter au présent. Nous étions au plus fort des opérations.

« Je murmure à mes gars : “Les voilà qui arrivent !” Mais de la tranchée, on me répond : “Commeeeent ?” Je répète, cette fois pas de réponse. En silence, je vois les Allemands passer en se traînant, l’un derrière l’autre. Et ce n’est qu’alors que nous parvient le hurlement de notre commandant : “Sauve qui peut !” Et aussitôt c’est la fuite, sous le feu des mitrailleuses ennemies. »

Quand arrive le moment de la déroute, mon bersaglier me déverse pêle-mêle les détails, les noms, les dates, les odeurs, les goûts, les chansons, les bruits, les jurons, la pluie, la boue, la faim, la peur. Borroni n’était pas seulement un homme qui se rappelait. Il était le souvenir personnifié. Cet événement mythique l’habitait, l’emplissait, devenait métrique, odyssee. Sa voix courait plus vite que ma main qui prenait des notes.

« Le soir du 25, le major arrive à cheval, il pleuvait toujours, il nous ordonne de tenir le dernier carrefour avant Cividale, désormais les Allemands se répandent, il y a une épouvantable fusillade, les autres n’utilisent ni fusils ni grenades, uniquement des mitrailleuses. C’est là que notre capitaine laisse sa peau, monsieur Umberto Rosana qu’il s’appelait, il était de Rome. Cicolella, un Sarde, qui m’avait joué un tour de cochon et à qui je ne parlais plus depuis des semaines, est blessé à la jambe. Il me tend une main, me dit “pardonne-moi”, je le prends sur mes épaules, mais les Allemands sont partout, ils me font prisonnier. Je suis désarmé, un des leurs hurle, je ne sais pas s’il veut me tirer dessus ou m’embrocher, mais un autre le calme et m’accompagne au milieu des platanes, avec les autres Italiens. »

On pourrait croire que c’est fini, mais au contraire c’est le temps de la faim qui commence ; il n’y a rien à manger derrière les lignes allemandes victorieuses.

« Je cherchais toujours à m’évader, mieux valait mourir d’un coup de fusil que de crever la dalle. Ils me reprenaient et je me sauvais encore une fois. Jusqu’au jour où j’ai trouvé un paysan qui traversait la campagne avec une carriole de fumier, je lui ai demandé du pain et il a répondu que, pour moi, il n’en avait pas. Mais alors sa femme est sortie, elle a braillé : “Salaud !” Et elle m’a donné un beau morceau de polenta avec au milieu un trou plein de jus rouge avec des haricots. Mais, à présent, c’était

octobre 1918, le front était en morceaux, la cavalerie italienne arrivait de partout sur la plaine, en silence. Je suis sorti à découvert, les mains en l'air, j'ai hurlé que j'étais italien, qu'il ne fallait pas me tirer dessus. Tout autour, les dernières poches de résistance canardaient, puis on hissait le drapeau blanc. C'était fini. Fini ! Ça paraissait impossible. »

Allez donc les comprendre, les ours

Je remonte l'Isonzo à bicyclette jusqu'à Caporetto, dans une cuvette verdoyante, pleine de ruches. Les Slovènes sont fous des abeilles, ils les emportent avec eux, installant leurs petites maisons colorées sur des remorques. Ils les déplacent en fonction de la floraison. Et comme il y a, en Slovénie, beaucoup d'ours (la plus forte densité d'Europe), il est fatal que les susdits fassent des gueuletons légendaires. En raison de leur goinfrerie, ils ont été rebaptisés *medved*, d'après le mot slave *med*, qui signifie justement « miel ». À l'auberge Lavrencic, il y a un type qui voyage dans un vieil autobus, reconverti en ruche. Une nuit, me racontait-il, alors qu'il dormait sous un tilleul, un ours est entré dans le vieux bus en question. Il mime la scène d'une manière gondolante. Le remue-ménage, le véhicule qui brinquebale, le chapardeur qui ressort par la porte d'un air furtif, en se pouléchant les moustaches, rayonnant de souveraine béatitude, poursuivi par un nuage d'insectes furibonds.

Ici, les plantigrades descendent dans la vallée pour aller se gaver de miel jusque dans les jardins et ils choisissent avec soin les meilleurs miels, ceux qui ne sont pas traités aux fongicides. Des images d'ours ornent la partie ensoleillée des ruches, les ex-voto des églises, les menus des auberges et même les livres qui abondent en légendes sur leur gourmandise insatiable et anarchique. Ils font peur aux maires, aux curés et surtout à la toute-puissante Alliance paysanne slovène, un parti qui a son rôle à jouer dans n'importe quel gouvernement. Ils sont si nombreux, ces ours – entre quatre et six cents – que Ljubljana les fait abattre par dizaines à intervalles réguliers. Plus qu'une véritable chasse à

l'ours (réservée aux touristes italiens et allemands), c'est un massacre comme on n'en voyait même pas du temps du maréchal Tito. Pour l'État slovène, c'est une bonne affaire : de dix à cinquante mille euros par tête, selon la grosseur du trophée. D'autres ours sont vendus aux pays voisins, où il n'en existe plus l'ombre d'un depuis les boucheries du début du xx^e siècle.

En 2002, Vida, l'ourse la plus vagabonde des Alpes, parcourt des milliers de kilomètres et ne fut arrêtée (au prix de quelques contusions) que par sa collision avec une voiture, de nuit, sur l'autoroute du Brenner. Importée de Slovénie, avec quelques cousins, afin de repeupler les parcs naturels du Trentin, elle se mit, dès son arrivée dans son nouveau territoire, à faire le diable à quatre, elle sema les zoologues, berna les radars des gardes-chasses, franchit l'Adige à la nage, frôla la frontière autrichienne, traversa indemne l'autoroute la plus fréquentée des Alpes, et gambada des bois du Val Pusteria aux gorges des Dolomites, dans les environs de Belluno.

Arrivée là, après avoir plus abondamment rempli les pages de la presse écrite italienne qu'une princesse polonaise et alimenté la légende de son retour dans ses forêts natales d'Europe de l'Est, elle bifurqua vers l'ouest, contre toute attente, prenant au dépourvu les observateurs humains. Jusqu'au jour de printemps où elle rencontra, à une heure quinze du matin, à la hauteur d'Ora, les pleins phares de monsieur Michael Funes M., cinquante ans, de nationalité allemande, voyageant en direction de l'Autriche à bord de sa Mercedes. Ce fut l'affaire d'un instant : le choc, la patte cassée, le bip du collier émetteur s'éteignant sur le moniteur, ce qui déclencha les secours. Ensuite l'anesthésie, le bandage, la remise en liberté semi-secrète dans une vallée à l'ouest de l'Adamello.

Le personnel du parc la guettait depuis des jours au bord de l'autoroute. Elle l'avait déjà traversée une fois au mois de mai, peut-être le miracle allait-il se répéter. À la hauteur d'Ora, il y avait aussi un passage souterrain et la position signalée par le collier émetteur faisait espérer qu'elle allait justement s'y engouffrer. Mais les ours ne vont jamais où on le décide, ce sont eux qui choisissent leur route. Ce sont des animaux solitaires et

individualistes. Et ils ont un radar interne qui les guide. En plus de quoi, Vida n'a pas tenu compte du parcours le plus logique, elle a franchi la barrière au point le plus bas et elle a tenté l'aventure pour se réveiller quinze heures plus tard, en pleine montagne – boîteuse et bourrée de calmants – et traîner, dépaysée, dans une clairière qu'elle ne connaissait pas.

Tous les déplacements de Vida témoignaient d'un besoin irrépressible de liberté et d'une rébellion contre les barrières des hommes. La fugue a duré quatre mois, mais elle n'a même pas ébouriffé son poil fauve aux reflets acajou. Au mois de mai, à peine lâchée sur le massif de la Brenta, la voilà déjà qui parcourt six ou sept cents kilomètres en une seule semaine. Elle dort le jour, se déplace la nuit, franchit le Val Venosta, la Passiria, l'Isarco, l'autoroute du Brenner, le Val Pusteria. Elle fouille dans les petites fermes de Valgardena, passe le Piz Boé, effleure Cortina. Puis une halte de deux mois dans les monts d'Agordo laisse entrevoir une installation définitive. Mais pas du tout. Vida repart de plus belle, rapide comme le vent : elle traverse les Pale di San Martino, franchit le col du Passo Rolle, descend en direction de Predazzo, on la signale en plein centre de Castello di Fiemme.

Allez donc les comprendre, les ours. Ils font ce qui leur plaît. Ceux de Slovénie, qui forment une véritable armée, fuient spontanément le surpeuplement en émigrant en Italie, où l'abandon des alpages crée des conditions idéales pour leur survie. Dans les années 1980, un ours est arrivé aux portes de Trieste, il a exterminé tout un poulailler, puis il a fini, au comble de la terreur, dans la mer. D'autres, comme nous l'avons vu, franchissent à la nage le golfe de Fiume et font ensuite irruption dans les îles croates, à deux pas des campings bondés de touristes. Quant aux environs de Tarvisio et à la Carinthie, ils sont pleins, eux aussi, d'adultes fraîchement arrivés de Slovénie. Dans la région de Pordenone, l'ours Franz est d'ores et déjà une légende : tous les ans, à Pâques, il descend dans la vallée et repart avec une brebis.

Personne n'est capable de dire si Vida, l'ourse acajou, a couvert autant de terrain pour se sauver, pour retourner d'où elle venait ou seulement pour assouvir l'incroyable curiosité qui distingue son espèce. Ces plantigrades, à ce qu'il paraît, n'ont pas

besoin d'être déplacés de force. Ils bougent de leur propre gré, animés par une fièvre exploratrice dont on n'a pas encore mesuré la portée. Avec le plus grand mépris pour les obstacles et aussi pour les passages que l'homme met sur leur chemin. Au sud de Ljubljana, on a creusé, exprès pour eux, un gigantesque tunnel sous l'autoroute, mais les ours, têtus, s'obstinent à passer trois cents mètres plus loin, au péril de leur toison.

Peut-être ce choix d'une vie nomade n'est-il qu'une rébellion. L'ours est un animal « culturel » : il doit explorer le terrain avant de choisir où il va s'établir. Si on veut le contraindre, il peut avoir d'étranges réactions. Il faut laisser à l'homme et à l'animal le temps de s'accepter l'un l'autre. En plus de quoi, le gros bestiau brun est un grand prédateur, il se dresse au sommet de la pyramide écologique ; il vit de baies, d'insectes, de miel, de racines, mais de temps à autre il se rappelle qu'il est aussi un carnivore. Et que sa mère lui a appris à prendre sa nourriture et non pas à la recevoir d'autrui. Donc, si vous donnez de la nourriture à un ours, il peut arriver qu'à ses yeux vous ne soyez qu'une simple partie de l'emballage qui la contient. Le papier du bonbon.

Un plat d'escargots à Lilliput

Après Caporetto, l'odeur humide des Alpes devient plus forte ; de mon vélo, je vois les paysans qui fauchent en toute hâte, avant la pluie. Je croise des cyclistes, des voitures avec des deltaplanes et des canoës sur le toit. Tout clame à quel point le plein air est familier aux montagnards slaves. Au-delà de Plezzo (Bovec), un cimetière austro-hongrois : cinq cent quarante-six croix alignées, sans aucun nom, et un obélisque en granit simplement marqué de la croix noire, section de Salzbourg. À peine le temps d'une prière et voici déjà le Val Trenta, porte du Triglav, en italien *il Tricorno*. Je pédale sous un ciel chargé d'électricité, je frôle des touristes avec de gros souliers, des sacs à dos énormes et des visages d'un autre temps. Triglav signifie « la montagne à trois têtes » et les Slovènes y vont au moins une fois dans leur vie. Dans le plus grand sérieux, comme des musulmans en pèlerinage

à La Mecque. Cette montagne est le symbole de leur diversité slave, un peu scandinave, un peu alpine.

La pluie commence, en même temps que la véritable montée. Des parois grises me surplombent, cette montagne est d'une sévérité glaciale. Mille mètres plus haut, c'est le col Vrsic, un nom qui sonne comme un distillat de fatigue. La vallée se rétrécit, le vacarme de l'Isonzo l'emplit tout entière. Un asphalte translucide, des bûchers, une auberge. La maison d'Anton Tožbar, guide et chasseur, à qui un ours a arraché la mâchoire inférieure et la langue d'un seul coup de patte.

Coup de tonnerre, des filles en bikini sortent du fleuve en courant. Je boirais bien une autre bière, mais il ne faut pas, j'ai encore vingt-cinq virages à prendre. Je vais si lentement et la circulation est si clairsemée que je distingue le moindre insecte sur la chaussée. Une araignée me coupe la route, une mouche me survole, elle fait un bruit d'avion à réaction à dix mille mètres d'altitude, puis un papillon jaune se pose sur mon maillot orange. À chaque lacet, tout change, le virage à droite m'ouvre la vue sur le Tricorno, à gauche, il m'annonce le Javovec, autre géant des Alpes Juliennes, où combattit en 1916 Erwin Rommel, avant de devenir le Renard du désert.

À mille deux cents mètres d'altitude, le soleil revient, l'asphalte trempé commence à fumer. Puis tout s'ouvre, un grand faux-plat à mi-côte mène à la ligne de partage des eaux en direction du Danube. Et c'est le col, avec le refuge Ticarjev au bord de la route : des saucisses et de la bière, enfin. Ici, on avait coutume de commander « une bière à cornes », l'étiquette verte avec le chamois blanc du Tricorno. La population slovène se restaure, alignée sur des bancs. J'ai à côté de moi une grosse blonde avec deux enfants, des pelotons de cyclistes, une paire de vieux en culottes courtes avec des bâtons télescopiques, des couples de pratiquants du deltaplane. L'Italie est on ne peut plus éloignée.

Je plonge vers Kranjska Gora. Virages sur des pavés, mon vélo vibre de partout, il se remet à pleuvoir, on se croirait sur la route du Paris-Roubaix. Les montagnes disparaissent dans les nuages, à mesure que je descends la chaleur augmente, puis la grande échappée se termine au milieu de prairies qui fument comme un

bain turc. Tout ce que je peux voir autour de moi prend soin de me dire que la Slovénie n'appartient pas aux Balkans, que de nos jours la plus petite des nations alpines ne lorgne plus vers le sud-est, mais vers l'Europe qui compte. Bannières étoilées de l'Union européenne dans tous les coins, géraniums aux fenêtres, pistes cyclables, propreté hospitalière, banques et magasins illuminés comme des arbres de Noël. Tout est extraordinairement ordinaire, comme en Autriche. Et pourtant, ce n'est pas l'Autriche. C'est autre chose. Le besoin exagéré de lui ressembler.

Un hôtel de Radovljica, la capitale alpine des ruches et du miel. Les clients me devisagent pour comprendre d'où je viens. Je n'ai pas de plaque d'immatriculation, je me rends compte que je suis une espèce d'apatride. Un monsieur bien vêtu regarde ma bicyclette boueuse, me demande quel trajet je viens de faire. Il est agent théâtral et travaille à Ljubljana.

« Vous en avez de la chance d'être italien. »

Je lui réponds que je ne comprends pas, je me dis que ces mots cachent sans doute un piège.

« Au moins, les gens savent où se trouve l'Italie sur la mappemonde. »

D'accord, j'y suis. Je vois poindre un syndrome que j'ai déjà côtoyé ailleurs, en Belgique et en Bohême. La peur de disparaître des petits peuples.

« Vous, vous téléphonez à Londres pour proposer un spectacle à Milan. Personne ne vous demande où est Milan. Pas vrai ? »

En effet.

« Alors que, moi, il m'arrive d'appeler pour proposer un spectacle en Slovénie et, à l'autre bout du fil, je devine un silence embarrassé. Ils ne savent même pas où est mon pays.

— Et vous faites quoi, alors ?

— Il m'arrive de dire, au nord-est de l'Italie. »

Je lui rappelle perfidement que du temps de la Yougoslavie c'était plus facile. Tout le monde savait où la situer sur la carte de l'Europe.

Il encaisse. « Ça, je ne peux pas vous donner tort. Nous avons voulu notre bicyclette, alors à nous de pédaler. Mais on a intérêt à apprendre vite. »

Je le salue, un peu confus de ma perfidie.

Aux portes de Ljubljana, la police de la route me colle une amende parce que je n'ai pas de feux de position et que je ne porte pas de casque. Tout autour, des foules d'autochtones circulent sur deux roues, exactement dans les mêmes conditions que moi, mais ce n'est pas la peine de le faire remarquer. « Ce sont les règlements européens », me précisent, dédaigneux, les agents dans ce qui voudrait passer pour de l'anglais, afin de bien me montrer, et à moi seul, l'Italien, que la Slovénie est en Europe et qu'elle y entre en première de la classe. Ils faisaient la même chose du temps de Tito : ils appliquaient les règlements du communisme, version slovène, avec une rigueur presque comique, mais dont ils réservaient l'exclusivité aux étrangers.

La police de Ljubljana est la plus inutilement sévère d'Europe. Un jour, à l'aéroport de Brnik, deux agents sadiques m'ont obligé à brûler dans leur détecteur de métaux tout un tas de pellicules ultrasensibles déjà impressionnées, qui dans n'importe quel autre aéroport – même celui plus que draconien de Tel Aviv – auraient été contrôlées à la main. J'ai haï ces gens non seulement pour le tort irréparable qu'ils me faisaient, mais aussi parce qu'ils répudiaient justement ce que j'aimais le plus dans le caractère slave : cette attitude conciliante envers la vie que le langage de tous les jours résume par l'expression « *Nema problema* ». Depuis ce jour, j'ai fui les vols slovènes. Avec les pays qu'on aime, on se paie parfois le luxe de ces petites représailles inutiles.

La capitale est plongée dans le brouillard, elle paraît posée au fond de la grande mer panonique, à laquelle elle est reliée par la haute vallée de la Save. Construite au bord d'un marais assaini, enfermée dans une cuvette cernée de montagnes, elle exhale son humidité au premier signe de froid, puis, pendant des semaines, elle tient prisonnière une banquise de brume, même quand le soleil resplendit aux alentours. Dans cette grisaille, elle se transforme en une sorte de Prague miniature, avec ses sculptures baroques, ses ponts ornés de statues de saint Nepomuk, ses auberges enfumées à la Bohumil Hrabal et sa rivière – la Ljubljanica – qui serpente au-dessous du château comme la Vltava (Moldau) au-dessous de la colline du Hradcany.

C'est à cette rivière qu'en 1991, au cours d'un mois de décembre enneigé, j'ai confié un petit bateau en papier sur lequel j'avais écrit une pensée contre la guerre. Après le conflit en Croatie, je ne voulais pas que la peste prît racine en Bosnie, je me figurais que tout n'avait pas encore été décidé. J'ai donc écrit sur mon papier une lettre en anglais, je l'ai baptisée *Mir*, paix, je l'ai déposée avec soin au fil du courant et je l'ai vue disparaître dans la nuit entre les vieilles maisons autrichiennes, les lampions de Noël et les saules ployés vers la Ljubljana. J'ai rêvé pendant des jours que ce message navigateur, s'étant jeté dans la Save, était arrivé à Belgrade, sous le pont Brankov, au confluent du Danube. Sans doute a-t-il plutôt fini dans l'engrenage de je ne sais quelle centrale électrique avant même de quitter la Slovénie.

Avec la Save, qui l'effleure au nord, Ljubljana ne paraît pas entretenir des rapports vraiment intimes : on dirait qu'elle renie la grande rivière slave qui coule jusqu'au cœur des Balkans et qu'elle se replie vers les Alpes pour singer l'*Austria felix*. Elle fait comme les Allemands de Bolzano, qui évitent de regarder l'Adige, simplement parce que ce fleuve qui coule vers le sud établit avec l'Italie un lien géographique qu'ils refusent d'admettre.

Il pleut sur la paisible capitale de Lilliput, au parfum de gâteau de miel. Sur les places, il n'y a pas de statues de généraux tenant une épée dégainée, comme en Croatie. Ici, l'hymne national ne parle pas de sang, mais de bon vin et la mythologie chante les femmes plutôt que les guerriers héroïques. Au lieu des batailles rangées, la fête nationale évoque la mort d'un poète, France Preseren. Ljubljana n'éprouve aucun besoin d'exhumer un quelconque Kosovo Polje, la déroute qu'ont subie les Turcs il y a six siècles et que les Serbes invoquent encore pour fomenter l'antagonisme contre les Turcs, avec les résultats dévastateurs que l'on a pu voir.

Je dîne d'un plat d'escargots, dans une taverne qui a nom Mrak, l'ombre, au milieu d'une explosion de chansons à boire et de rires en chœur. Dehors, la ville se tait dans les brumes, elle exprime doucement l'inquiétude que lui inspirent les événements mondiaux qui survolent le pays de Lilliput. Dans cette petite nation alpine, il existe une peur constante de l'écrasement, mais sans aucun arsenal de mythes belliqueux à brandir pour se

défendre. L'univers habsbourgeois, dont la Slovénie fait partie, exprime plutôt la haine de soi, le suicide et l'alcoolisme. Ici, il y a du Kafka dans l'air, une bureaucratie feutrée et insaisissable, une micro-efficacité derrière laquelle l'autorité contre qui on se rebelle se cache toujours, si bien qu'on ne sait jamais qui envoyer au diable. Un monde privé de sécurité, dirait le docteur Freud, qui ne trouve pas de parent autoritaire à tuer, afin de construire son identité. Le seul serait peut-être l'ancienne Yougoslavie.

Tout à coup, dans la salle à manger, le climat change. La joie s'éteint et la grogne commence. À une table voisine, un gros bonhomme maugrée avec ses amis : « Les bars sont de plus en plus pleins de gitans, de Serbes ou de Bosniaques », de voyous en blouson de cuir noir, qui ne parlent pas slovène. « Quand ils seront devenus plus nombreux, ils formeront des partis, des minorités et, pour finir, ils délimiteront leurs propres provinces protégées par Bruxelles. » Dans la salle tranquille se fait sentir la présence d'un ver qui ronge les fondations du pays. La rancœur est remâchée à voix basse, avec courtoisie, à l'autrichienne. Mais c'est justement dans ce monde miniature bien ordonné, qui endort les conflits, que l'on sent avec le plus de force le mal au ventre du populisme alpin, celui-là même qui a engendré la Ligue dans les vallées du nord de l'Italie ; la peur des petits peuples, amplifiée par les vallées et portée au cube par l'introversion montagnarde. Une pensée xénophobe en puissance, qui trouve un écho dans de nombreux partis.

On m'a expliqué un jour que, bien que le racisme de type classique soit en passe de s'atténuer, « en Slovénie, on voit croître un populisme centriste, grossier et borné, un peu comme en Vénétie lors des mois rugissants de l'assaut contre le campanile de la place Saint-Marc. » Tonci Kuzmanic, leader local de la guerre à la xénophobie, a déclaré que les gens commençaient à considérer l'État comme une propriété privée. « Les Slovènes disent : cet endroit est à moi. Il est à moi, au sens où il était avant moi à mon père et avant lui à mon grand-père. Tous les autres sont de simples invités et doivent savoir rester à leur place, même s'ils ont la citoyenneté et même s'ils respectent les lois. » Ce n'est pas l'État-nation au sens classique. Lui, au moins, portait en lui quelque

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000495.N001
Dépôt légal : septembre 2017